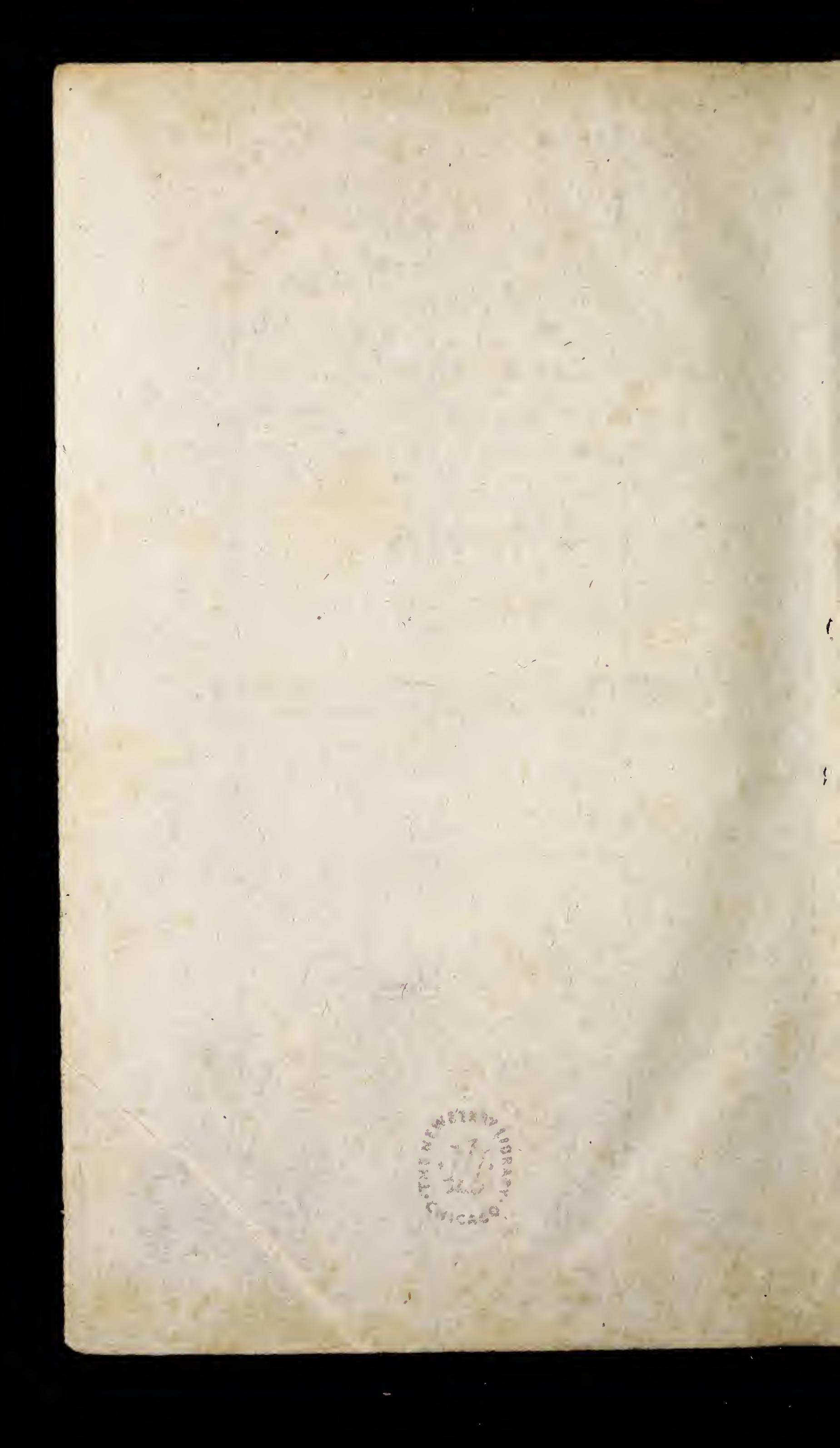
LETTRES
SUR
LE PROJET D'ENLEVER LES MONUMENS
DE L'ITALIE.


THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

LETTRES

SUR

Le préjudice qu'occasionneroient aux Arts et à la Science, le déplacement des monumens de l'art de l'Italie, le démembrement de ses Ecoles, et la spoliation de ses Collections, Galeries, Musées, &c.

PAR A. Q.

In tenui labor, at tenuis non gloria si quem
Numina læva sinunt, auditque vocatus Apollo.

A PARIS,

Chez Desenne, Libraire, Palais Égalité;
Quatremère, Libraire, rue S. Benoît, près la rue Jacob;
Et les Marchands de Nouveautés.

AN IV — 1796.

LETTRES

Sur le préjudice qu'occasionneroient aux arts et à la science, le déplacement des monumens de l'art de l'Italie, le démembrement de ses écoles, et la spoliation de ses collections, galeries, musées, &c.

PREMIÈRE LETTRE.

Mon Ami,

J'applaudis de plus en plus à l'heureuse idée que vous eûtes lors de notre séparation, d'intéresser notre correspondance épistolaire par la discussion de quelque sujet philosophique, littéraire et politique : ce traité de commerce m'est trop avantageux pour que je le rompe. Si quelqu'un s'en trouve lésé, c'est vous, parce que vous êtes le plus riche. Mais telle est la nature du commerce de la pensée, que celui qui donne le plus n'est pas celui qui s'enrichit le moins ;

vos dernières lettres me le prouvent. Le sujet que je vous avois proposé, me sembloit épuisé par vous; je ne croyois pas qu'on pût ajouter aux moyens que vous employez, pour démontrer que *l'esprit de conquête dans une République, est entièrement subversif de l'esprit de liberté*. Cependant vous m'annoncez que vos premières preuves vous en ont fait trouver de plus victorieuses encore, et qui rempliront vos prochaines lettres. Je les attendrai donc avant de vous proposer un nouveau sujet.

J'accepte le programme de celui que vous m'envoyez. La matière, pour être moins importante et moins profonde, n'a peut-être pas moins d'étendue : si vous voulez que je la traite en détail, préparez-vous à payer plus d'un port de lettre. Vous me demandez quels effets pourroient résulter, à l'égard des arts et de la science, du déplacement des monumens de l'Italie, et du démembrement de ses écoles et de ses musées. Vous sentez vous-même que cette question est d'un intérêt très-général, et qu'on ne sauroit la résoudre qu'en généralisant aussi la réponse. Il faut mettre ici de côté toute espèce d'esprit de parti ou de nation; il ne faut s'isoler dans les limites d'aucune considération particulière. C'est ainsi que je compte satisfaire à votre demande.

En effet, vous le savez, les arts et les scien-

ces forment depuis long-temps en Europe une république, dont les membres, liés entre eux par l'amour et la recherche du beau et du vrai qui sont leur pacte social, tendent beaucoup moins à s'isoler de leurs patries respectives, qu'à en rapprocher les intérêts, sous le point de vue si précieux d'une fraternité universelle. Cet heureux sentiment, vous le savez encore, ne peut être étouffé même par ces discordes sanglantes qui poussent les nations à s'entre-déchirer. Malheur à l'homme insensé autant que cruel, qui voudroit éteindre l'étincelle du feu sacré de l'humanité et de la philantropie, que la culture des arts et des sciences entretient encore dans le cœur de quelques hommes. La propagation des lumières a rendu ce grand service à l'Europe, qu'il n'y a plus de nation qui puisse recevoir d'une autre l'humiliation du nom de barbare : on observe entre toutes ses contrées une communauté d'instruction et de connoissances, une égalité de goût, de savoir et d'industrie. Il est vrai de dire qu'il se trouve entre elles beaucoup moins de différence qu'on n'en rencontre quelquefois entre les provinces d'un seul empire ; c'est que, par une heureuse révolution, les arts et les sciences appartiennent à toute l'Europe, et ne sont plus la propriété exclusive d'une nation. C'est à maintenir, à favoriser et à augmen-

ter cette communauté, que doivent tendre toutes les pensées, tous les efforts de la saine politique et de la philosophie.

Ainsi, je ne puis bien répondre à votre question, qu'en faisant abstraction de ce faux intérêt partiel, qui est le partage des ignorans ou des fripons : ce sera comme membre de cette république générale des arts et des sciences, et non comme habitant de telle ou telle nation, que je discuterai cet intérêt que toutes les parties ont à la conservation du tout. Quel est-il cet intérêt ? C'est celui de la civilisation, du perfectionnement des moyens de bonheur et de plaisir, de l'avancement et des progrès de l'instruction et de la raison, de l'amélioration enfin de l'espèce humaine. Tout ce qui peut concourir à cette fin appartient à tous les peuples ; nul n'a le droit de se l'approprier ou d'en disposer arbitrairement. Celui qui voudroit s'attribuer sur l'instruction et les moyens d'instruction une sorte de droit et de privilége exclusif, seroit bientôt puni de cette violation de la propriété commune, par la barbarie et l'ignorance : il y a dans l'ignorance un principe de contagion très-actif. Toutes les nations sont tellement en contact l'une avec l'autre, qu'il ne peut s'opérer dans l'une aucun effet qui ne réagisse promptement sur toutes les autres.

Si donc un dérangement funeste aux moyens d'instruction ; si le démembrement des écoles de l'art et du goût, des modèles du beau, et des instrumens de la science ; si un dépareillement des objets qui servent de leçons à l'Europe ; si l'enlévement à leur pays natal des modèles de l'antiquité, et la privation qui s'en suivroit de tous les parallèles qui les expliquent et les font valoir ; si la dispersion des points d'étude et le défleurement des collections, en éparpillant et isolant tous les moyens d'apprendre, n'offroient plus à l'Europe que des ressources imparfaites d'une instruction incomplète et démembrée, ne pensez-vous pas que cette calamité pour la science et pour l'art, retomberoit aussi sur ceux qui en auroient été les imprudens auteurs ?

Je compte vous prouver par la suite que tous les effets de l'ignorance et de la barbarie peuvent résulter d'une pareille imprudence, et j'espère que des faits assez particuliers et des développemens auxquels vous ne vous attendez pas, porteront cette assertion au plus haut degré de probabilité. Pour le présent, si vous m'avouez la seule possibilité du préjudice que porteroit à l'instruction générale de l'Europe, le déplacement des modèles et des leçons que la nature, par sa volonté toute-puissante, à placés dans l'Italie, et sur-tout à Rome, vous m'avouerez aussi

que la nation qui s'en rendroit coupable envers l'Europe, qu'elle contribueroit à rendre ignorante, seroit aussi la première punie par l'ignorance même de l'Europe qui retomberoit sur elle.

Il y a ici un intérêt général et réciproque du tout à chaque partie, comme de chaque partie au tout; c'est le véritable intérêt public, c'est celui qui fait que chacun est nécessairement puni dans le tort et par le tort qu'il fait à un autre. Je ne fais que vous indiquer, dans cette première lettre, le plan de la discussion qui remplira les suivantes. Je me flatte qu'il résultera encore une fois de ces développemens, l'heureuse conséquence que cela seul est utile qui est juste. Car, qu'est-ce que la justice, si ce n'est l'intérêt bien entendu?

Vous m'invitez aussi à traiter la question sous le rapport des principes généraux de la morale universelle, auxquels sans doute se rattache naturellement la discussion que je vous promets. Mais pensez-vous qu'il y ait aujourd'hui un seul homme qui les ignore? N'y a-t-il pas de certaines vérités dont l'impression s'affoiblit, et parce qu'on les prouve, et parce qu'on leur donne l'air d'avoir besoin de preuves? Je sais bien aussi qu'il existe sur l'objet de cette discussion des maximes de droit public, que quelques esprits per-

vers ou pervertis feignent d'ignorer, et dont l'oubli, s'il pouvoit avoir lieu, feroit rétrograder l'Europe, et rentrer son droit des gens dans le chaos de la politique léonine des anciens Romains.

Je vous avoue cependant que je n'emploierai aucun de ces grands moyens pour combattre les prétentions et les projets qui tendent à dépouiller l'Italie de ses monumens; si j'en touche ici quelque chose, c'est pour que vous ne puissiez pas m'accuser d'avoir négligé des moyens dont la prétérition seroit une sorte d'injure faite à la justice et à la morale. Je vous demande acte de mon hommage envers elle. Je croirois d'ailleurs également injurieux au dix-huitième siècle de le soupçonner capable de faire revivre ce droit de conquête des Romains, qui rendoit les hommes et les choses la propriété du plus fort. Qui ne sait que ce droit absurde et monstrueux, reposoit dans le code public de Rome, sur la même base que l'esclavage? Quand une longue civilisation, due à la culture générale des sciences et des arts; quand la vraie théorie des droits sacrés de l'humanité, et des rapports politiques des nations, n'eussent pas, depuis long-temps, banni du code public de l'Europe jusqu'aux traces de ce prétendu droit de conquête, l'expérience et l'exemple même des Romains, et le mémorable châti-

ment que l'univers fit éprouver à ce tyran des peuples, suffiroit, je pense, pour désabuser quiconque entreprendroit de rétablir d'aussi odieuses maximes.

Ne croyez pas même que ces maximes aient été sanctionnées alors par un préjugé universel. Ecoutez ce que disoit Polybe, le contemporain, l'ami du grand Scipion, aux Romains de son temps, au sujet de cette spoliation des peuples conquis.

« De savoir si les Romains ont eu raison, et s'il » étoit de leur intérêt de transporter dans leur » patrie les richesses et les ornemens des villes » conquises, ce seroit le sujet d'une longue dis- » cussion. Il y a plus de raison de croire qu'ils ont » eu et qu'ils ont encore tort de le faire aujour- » d'hui.... Loin de faire des vœux pour la pros- » périté de ceux qui ont envahi des richesses » étrangères, on a compassion de ceux qui en ont » été dépouillés. Ce n'est plus des maux d'autrui » que les spectateurs ont compassion, c'est d'eux- » mêmes, lorsqu'ils se rappellent leurs propres » malheurs : et alors, non-seulement l'envie, » mais encore la colère, les transporte contre ceux » que la fortune a élevés sur leurs ruines; car on » ne peut guère se souvenir de ses anciennes ca- » lamités sans en haïr les auteurs. Si les Romains, » dans leur système de la conquête des nations,

» ne leur eussent enlevé que de l'or et de l'ar-» gent, ils ne seroient pas blâmables; car pour » s'approprier ces peuples, il falloit leur ôter les » moyens de résistance. Mais pour toutes les au-» tres choses, il leur seroit beaucoup plus glo-» rieux de les laisser où elles sont, avec l'envie » qu'elles attirent, et de mettre la gloire de leur » patrie, non dans l'abondance et la beauté des » tableaux et des statues, mais dans la gravité des » mœurs et la noblesse des sentimens. Au reste, je » souhaite que les conquérans à venir apprennent » de ces réflexions à ne pas dépouiller les villes » qu'ils se soumettent, et à ne pas faire des cala-» mités d'autrui l'ornement de leur patrie ». *Polyb. l. 9, ch. 3.*

En voilà assez pour moi, mon ami, sur la partie morale et politique de la question que vous m'avez proposée. Dans les suivantes lettres, ne trouvez pas mauvais que j'écarte toutes les considérations étrangères aux arts et aux sciences, qui pourroient faire diversion à l'intérêt de leur cause.

SECONDE LETTRE.

MILLE causes réunies, vous le savez, mon ami, ont concouru à faire de l'Italie une espèce de museum général, un dépôt complet de tous les objets propres à l'étude des arts. Ce pays est le seul qui puisse jouir de ce privilége proprement dit; il le tient de la nature même des choses: il le doit en grande partie à l'existence et à la conservation des monumens indigènes et des traditions de l'antiquité, qui l'ont garanti de la contagion totale de l'ignorance et de la barbarie dont le reste de l'Europe fut infecté jusqu'au seizième siècle. C'est une vérité, que l'ignorance du bon goût n'y fut jamais entière dans aucun temps. On n'y trouve aucune époque qui ne puisse se vanter de quelque monument digne des regards de tous les âges même les plus éclairés.

De cette culture non interrompue des arts, est résultée cette précocité extraordinaire de leur développement par rapport à l'Europe: vous savez qu'ils avoient atteint dans ce pays la plus haute perfection qu'ils aient reçue des modernes, lorsque les autres nations en ignoroient

non-seulement les procédés, mais même le nom.

La division de l'Italie en plusieurs états rivaux, n'a pas peu contribué à y multiplier et les artistes et les ouvrages de l'art : des causes générales, modifiées par des causes particulières et locales, y ont produit ces différentes écoles, entre lesquelles régna la plus vive émulation, tant par rapport à la grandeur des entreprises, qu'eu égard à la diversité des manières ou des procédés d'imitation : la nature même de l'intérêt commercial de l'Italie, et ses relations politiques avec l'Europe, ont encore ajouté à toutes les causes qui l'ont rendue le séminaire des arts.

Mais il en est une qui me paroît la plus importantes de toutes, c'est le soin continuel et le zèle infatigable avec lesquels le gouvernement pontifical a travaillé, depuis la renaissance des lettres, à rechercher, restaurer, et remettre en honneur ce que l'incurie de dix siècles avoit enseveli. Comme les cloîtres nous ont conservé les livres des anciens, parce que ceux qui les habitoient étoient les seuls qui sussent lire, lorsque toute l'Europe ne savoit que se battre; de même les modernes souverains de Rome ont recueilli, entretenu et ranimé le feu sacré des arts, parce qu'eux seuls étoient des souverains lettrés, tandis que les autres n'étoient que des souverains guerriers.

Long-temps avant Léon X, le pape Nicolas V, le plus grand amateur des arts qu'il y ait eu, avoit conçu l'idée de rétablir Rome antique dans tous ses édifices : cette idée gigantesque, moins impraticable sans doute alors qu'elle ne l'est devenue depuis, n'étoit toutefois qu'un beau rêve de l'imagination la plus ardente et la plus passionnée pour les belles choses; mais ce projet, inexécutable dans les édifices de l'empire Romain, nous l'avons vu et nous le voyons tous les jours se réaliser à l'égard de tous les monumens de l'art. Chaque instant, par les soins et les encouragemens du gouvernement de Rome moderne, voit ressortir de leurs décombres quelques fragmens précieux de l'ancienne Rome; c'est comme une espèce de monde antique qui se découvre et se conquiert journellement. L'ardeur de ces savantes conquêtes augmente de plus en plus par les récompenses attachées à leur poursuite : enfin l'émulation en ce genre a été portée si loin sous le pape actuel, que, depuis vingt ans, la république des arts a recouvré plus de trésors que n'en avoient amassé les deux siècles écoulés depuis Sixte-Quint. Si rien n'arrête le cours de ces découvertes, leurs produits comme leurs effets sur les arts sont incalculables.

Vous savez vous-même combien de fois vous

vous êtes étonné avec moi de ce qu'au milieu de l'Europe, le gouvernement de Rome, avec de si minces finances, faisoit pour les arts plus de dépenses que les autres gouvernemens ensemble, soit en recherchant et restaurant d'une manière dispendieuse les chefs-d'œuvre enfouis et mutilés de l'art des anciens, soit en construisant pour les recevoir ces somptueuses galeries, dont la magnificence et la splendeur attestent à l'Europe l'honneur qu'on y fait aux belles choses et à ceux qui viennent les visiter ou les étudier. Combien de fois ne vous êtes-vous point étonné avec moi, de ce que l'Europe ne contribuoit pas aux dépenses d'une exploitation dont elle recueille le fruit le plus précieux, c'est-à-dire, l'instruction ?

Maintenant, que penseriez-vous d'une nation qui, au lieu de favoriser ces efforts généreux, les décourageroit ? qui, au lieu de contribuer de ses moyens, de son exemple, ou tout au moins de son respect et de son admiration à la poursuite de ces belles découvertes, viendroit en tarir la source, et stériliser la mine que l'industrie de ses propriétaires rend de plus en plus féconde ?

Tel seroit cependant l'effet infaillible qui résulteroit, par rapport aux arts, d'une spoliation quelconque de ces riches produits que le zèle

industrieux des modernes Romains arrache tous les jours à la terre. Croyez-vous que le peuple qui se verroit enlever cette propriété la plus nationale, la plus sacrée, la plus inviolable de toutes, n'abandonneroit pas des recherches pénibles et dispendieuses dont on lui raviroit la gloire et le produit naturel? N'en doutez pas; s'il se peut que ces trésors deviennent une fois l'objet de la cupidité étrangère, le peuple renoncera à un travail dont il verra le juste salaire échapper de ses mains: ce salaire, c'est le concours des curieux et des étudians que les chefs-d'œuvre de l'antique amènent à Rome. Placez ces chefs-d'œuvre dans toute autre ville de l'Europe, le concours des curieux et des étrangers y paiera-t-il ce qu'il paie à Rome? Y encouragera-t-il ce qui ne peut être encouragé qu'à Rome, je veux dire cette reproduction toujours croissante des chefs-d'œuvre de l'art? Le profit honteusement mercantile que croiroit faire la ville qui s'en rendroit dépositaire, seroit un profit perdu pour les arts; puisque, loin de devenir reproductif pour eux, il deviendroit destructif même de cette heureuse reproduction. Vous voyez que pour avoir brisé le ressort naturel, c'est-à-dire l'intérêt bien entendu qui porte les spéculateurs et entrepreneurs de fouilles à poursuivre à Rome et dans ses environs les re-

cherches d'antiquité, l'esprit de découverte s'arrête et se détruit; la terre, prête à restituer de nouvelles richesses, va se refermer, ce précieux genre de commerce va périr : on aura tué la poule aux œufs d'or.

Je ne doute pas, mon ami, si ce défrichement de l'antiquité continue à Rome avec la même ardeur, et si ce zèle peut être imité par les nations qui ont chez elles des colonies d'antiques, que les arts ne soient prêts à prendre dans l'Europe une face nouvelle. Il est impossible que ce grand foyer, toujours croissant, des lumières de l'antiquité, ne répande pas, avant peu, un jour inconnu à ceux qui nous ont devancés. Je crois que rien n'arrive deux fois de la même manière. Les causes antiques ou modernes qui ont fait fleurir les arts, ne peuvent peut-être plus reparoître. Il s'en développera d'autres. Je ne crois pas me tromper en prédisant que de toutes les causes de révolution ou de régénération qui peuvent influer sur les arts, la plus active, la plus capable d'y produire des effets d'un ordre tout nouveau, c'est cette résurrection générale de ce peuple de statues, de ce monde d'antiques dont la population s'augmente tous les jours. Ce monde que n'ont vu ni Léonard de Vinci, ni Michel Ange, ni Raphaël, où dont ils n'ont vu que le berceau, doit exercer une extraordinaire influence sur l'é-

tude des arts et le génie de l'Europe. Je ne doute pas que le goût du beau, du simple et du vrai, qu'une nouvelle méthode dans l'imitation de la nature, que l'amélioration d'une foule d'arts qui se lient à ces grandes idées de perfection, ne soient bientôt l'effet sensible et immédiat de cette masse imposante de leçons et d'exemples que Rome a multipliés dans ce siècle, et rassemblés pour l'instruction de l'Europe.

Je ne vous ai parlé encore des modèles de l'antiquité que dans leur rapport avec les arts d'imitation, ou ceux qui en dépendent. Mais ces monumens ont des rapports bien plus variés, bien plus étendus et d'une plus haute importance. L'histoire de l'esprit humain et de ses découvertes, de ses erreurs, de ses préjugés, des sources d'où nous sont venues toutes nos connoissances; la révélation des coutumes anciennes, des dogmes religieux, des loix, des institutions sociales; les moyens de redresser l'histoire, de la vérifier, de l'interpréter, d'en accorder les incohérences, d'en remplir les lacunes, d'en éclaircir les obscurités, trouvent dans les monumens des arts de l'antiquité plus de ressources encore que les arts d'imitation. Ainsi, la philosophie, l'histoire, la science des langues, l'intelligence des poètes, la chronologie du monde, l'astronomie scientifique, la critique, sont autant de parties séparées de ce

qu'on appelle la république des arts, et intéressées à son intégralité. Dans cette figure, où l'artiste admire le génie qui donna la vie à la matière, le savant découvre ou un monument astronomique, ou la décision d'un point douteux d'histoire et de chronologie, ou des inductions nouvelles pour la science, ou des rapprochemens dont l'analogie conduit à une vérité jusqu'alors inconnue. La science, aussi-bien que l'art, a donc intérêt que rien ne vienne troubler, arrêter ou tarir, dans sa source, cette reproduction des trésors de l'antiquité.

Je ne vous parlerai pas encore aujourd'hui de tous les autres préjudices, qu'un enlévement ou un simple déplacement de ces richesses feroit à la science et à l'art. Je réserve à d'autres lettres ce sujet, comme aussi de vous dire de quelle manière il pourroit s'établir entre toutes les parties de l'Europe savante et la métropole des arts, un commerce qui tendroit à les enrichir respectivement, et par quels moyens, sans toucher au dépôt commun, il devroit s'opérer une circulation plus active des trésors de l'antiquité.

Mais avant d'ouvrir ce commerce, pourquoi les nations qui exploitent quelques filons de cette riche et précieuse mine, ne les exploitent-elles pas ?

Pourquoi les fertiles rivages de Baies, de Cu-

mes et de Possidonie ne sont-ils pas remués et fouillés ?

Pourquoi l'Espagne ne rétablit-elle pas ses antiquités ? Pourquoi ne fait-elle pas revivre les villes de Ségovie, de Saguntum, de Norba Cesarea ? Pourquoi ne cherche-t-elle pas dans ces ruines ce qu'on trouve dans tous les lieux où s'est étendue la domination romaine ? L'on sait que l'Italie eut des colonies dont la magnificence le disputa à l'Italie elle-même.

Pourquoi la France n'exploite-t-elle pas les ruines de la Provence ? Pourquoi, après les découvertes faites le siècle passé de plusieurs statues, et entre autres, de cette belle Vénus de la galerie de Versailles, trouvée à Arles, ne pas interroger de nouveau les savans débris de Vienne, d'Arles, d'Orange, de Nismes, d'Autun et de tant d'autres lieux ? Pourquoi ne pas restaurer ce bel amphithéâtre de Nismes, pour en faire le dépôt de toutes les richesses antiques de cette colonie romaine ? Pourquoi ne pas y établir un museum d'antiquités correspondant avec ceux de l'Italie ? Voilà, ce me semble, ce qu'il conviendroit de faire, avant de mettre en question si l'on peut démembrer et spolier les galeries de Rome et de l'Italie ; voilà ce que sollicite l'intérêt bien entendu de la république des arts et de chacune de ses parties ; voilà ce qui prouve-

roit le véritable amour des arts et des belles choses. Quant à l'autre, ce n'est que la convoitise de Verrès.

Ama et vale.

TROISIÈME LETTRE.

JE vous ai, je crois, suffisamment entretenu, mon ami, dans ma dernière lettre, du tort irréparable que causeroit à la science et à l'art une imprudente convoitise des trésors de l'antiquité que renferme l'Italie, et sur-tout Rome. Je vous ai fait voir que le premier effet de leur violation seroit de tarir les sources, et d'obstruer les canaux qui versent journellement dans le réservoir commun, le tribut progressif des découvertes nouvelles. En fait de découvertes, sur-tout, il y a une sorte de vertu magnétique, de puissance attractive, dont il faut bien se garder de rompre le charme. Que l'Europe favorise de tous ses moyens l'heureuse restitution qui s'opère chaque jour de tout ce que le temps, la barbarie et la guerre ont enfoui et dévoré : tel est le vœu des véritables amis des arts.

Je veux vous parler dans cette lettre d'une autre nature d'effets plus funestes encore, et qui

seroient dûs à une dispersion quelconque des monumens antiques de Rome. Vous le savez trop bien, mon ami, que diviser c'est détruire. Vous ne voulez pas qu'on vous prouve que le véritable principe de la destruction, c'est la décomposition : vous êtes trop instruit pour douter que disperser les élémens et les matériaux d'une science, ne soit le véritable moyen de détruire et de tuer la science. Si cela est, la décomposition du muséum de Rome seroit la mort de toutes les connoissances dont son unité est le principe. Qu'est-ce que l'antique à Rome, sinon un grand livre dont le temps a détruit ou dispersé les pages, et dont les recherches modernes remplissent chaque jour les vuides, et réparent les lacunes ? Que feroit la Puissance qui choisiroit pour les exporter et se les approprier, quelques-uns de ces monumens les plus curieux, précisément ce que feroit un ignorant qui arracheroit d'un livre les feuillets où il trouveroit des vignettes ?

Est-ce donc pour le plaisir d'entasser et d'empiler que se forment ces recueils en tout genre d'instruction ? Ne sont-ils donc qu'un puéril étalage de la vanité ou de l'avarice, ces dépôts de livres, de machines, d'histoire naturelle, que le génie de la science ouvre de toute part pour en faire les écoles publiques des nations ? Pourquoi ce soin qu'on prend de les compléter, et de fondre

en un dépôt capital, autant qu'il se peut, les richesses isolées ou éparses des recueils secondaires? N'est-ce pas parce que tous ces objets réunis s'éclairent et s'expliquent l'un par l'autre? N'est-ce pas pour que l'étudiant trouve sans se déplacer, les divers instrumens d'étude, et saisisse, comme concentrés en un foyer, les rayons divergens de la science qu'il apprend? Que penseriez-vous d'un projet qui tendroit à dépecer le muséum d'histoire naturelle de Paris, pour que chaque ville de la France eut sa part de cette collection nationale?

Dépecer le museum d'antiquités de Rome, seroit une bien plus haute folie, et d'une conséquence bien plus irremédiable. Les autres peuvent toujours se recompléter : celui de Rome ne pourroit plus l'être. Le lieu qu'occupent les autres est assez souvent indépendant du genre de leur science : celui de Rome a été placé là par l'ordre même de la nature, qui veut qu'il ne puisse exister que là : le pays fait lui-même partie du museum. On peut transférer en entier toutes les autres espèces de dépôts publics d'instruction : celui des antiquités de Rome ne pourroit l'être qu'en partie; il est inamovible dans sa totalité. C'est un colosse dont on peut briser quelques membres pour en emporter des fragmens, mais dont la masse, comme celle du grand

Sphynx de Memphis, est adhérente au sol. Entreprendre quelque transférement partiel en ce genre, ce n'est autre chose qu'opérer une mutilation aussi honteuse qu'inutile à ses auteurs.

Le véritable museum de Rome, celui dont je parle, se compose, il est vrai, de statues, de colosses, de temples, d'obélisques, de colonnes triomphales, de thermes, de cirques, d'amphithéâtres, d'arcs de triomphe, de tombeaux, de stucs, de fresques, de bas-reliefs, d'inscriptions, de fragmens d'ornemens, de matériaux de construction, de meubles, d'ustensiles, etc. etc. mais il ne se compose pas moins des lieux, des sites, des montagnes, des carrières, des routes antiques, des positions respectives des villes ruinées, des rapports géographiques, des relations de tous les objets entre eux, des souvenirs, des traditions locales, des usages encore existans, des parallèles et des rapprochemens qui ne peuvent se faire que dans le pays même.

On regrette que l'usage de l'imprimerie n'ait pas été connu aux anciens; sans doute, ils nous auroient transmis de bien autres richesses. Mais s'il est une étude qui puisse réparer nos pertes en ce genre, c'est celle de l'antiquité. Je n'entends pas ce savoir oiseux et stérile, aliment insubstantiel de quelques esprits laborieusement désœuvrés, chez lesquels les mots prennent la place

des choses; je parle de cette science qui doit rattacher nos connoissances à celles du passé, qui doit faire revivre une foule de notions perdues, qui doit porter à la philosophie et aux arts des lumières toujours nouvelles. Eh bien ! cette science ne fait que de naître. Comment pouvoit-elle exister avant les découvertes de ce siècle ? Tout étoit sans cohérence, sans ordre; rien n'avoit été analysé, rien n'avoit été comparé. Il n'y avoit pas une assez grande masse de faits ou de monumens pour que l'esprit d'observation pût s'y introduire; l'esprit de système s'empara des premiers écrivains : de-là, les théories fautives des Kirker, des Montfaucon, des Gori, des Caylus.

Le savant Winckelmann est le premier qui ait porté le véritable esprit d'observation dans cette étude; il est le premier qui se soit avisé de décomposer l'antiquité, d'analyser les temps, les peuples, les écoles, les styles, les nuances de style; il est le premier qui ait percé les routes et placé les jalons sur cette terre inconnue; il est le premier qui, en classant les époques, ait rapproché l'histoire des monumens, et comparé les monumens entre eux, découvert des caractéristiques sûrs, des principes de critique, et une méthode qui, en rectifiant une foule d'erreurs, a préparé la découverte d'une foule de vérités. Revenu enfin

de l'analyse à la synthèse, il est parvenu à faire un corps de ce qui n'étoit qu'un amas de débris; il a véritablement réuni *disjecti membra poetœ.* Winckelmann a beaucoup fait sans doute; mais s'il a servi la science, c'est peut-être encore plus par sa méthode que par ses écrits. Quelqu'estimable que soit son histoire de l'art, elle ressemble toujours plus à une chronologie qu'à une histoire; c'est un vaste cadre dont il a laissé un grand nombre de compartimens à remplir par ses successeurs. Et en effet, quoiqu'il ait dû beaucoup à toutes les recherches qui l'avoient précédé, aux collections déjà existantes, surtout aux vastes découvertes de l'immortel cardinal Albani, et à celles que commença Clément XIV, cependant il ne vit pas les nouvelles fouilles de la ville Adrienne, d'Otricoli, des marais Pontins et tant d'autres; il ne put jouir des riches dépouilles conquises à Velletri, par le cardinal Borgia, sur l'art des Etrusques, ni enfin des immenses conquêtes que le pape actuel a renfermées dans le nouveau museum qui éternisera son nom.

Mais imaginez-vous que Winckelmann eût pu faire ce qu'il a fait, sans la réunion des matériaux que Rome lui présentoit? Supposez-les épars ou éloignés; supposez qu'au lieu de parcourir les galeries de l'Italie ou de Rome, notre obser-

vateur eût eu à visiter celles de l'Europe, croira-t-on qu'il eût, je ne dis pas projetté, mais seulement conçu l'idée d'entreprendre son ouvrage ?

La découverte, ou, pour mieux dire, le recouvrement de l'antiquité, est une véritable résurrection, comme je vous l'ai déja dit. Avant que le jugement dernier, ou la saine critique en ce genre puisse avoir lieu, il faut que tous ces corps mutilés et décomposés reprennent leur intégrité. Combien de figures ont à redemander ou à la terre, ou à d'autres figures, une tête, un membre, un attribut, dont la présence ou la privation les rend respectivement méconnoissables! Que de déplacemens et de remplacemens à opérer! De combien de ridicules méprises ces transpositions ont été la cause! Nous avons de gros livres sur l'antiquité expliquée ; le malheur est qu'on a voulu l'expliquer avant qu'elle fût explicable: je mets en fait que la centième partie de l'antiquité n'est pas dévoilée. Il est un travail préalable, dont je vous communiquerai le projet, et qui doit y conduire ; c'est de procéder enfin dans cette science, du connu à l'inconnu, ce qui n'a pas encore été fait : l'analogie pourra finir par expliquer tout ; car enfin, cette explication est le but auquel on doit tendre. Tous ces monumens ne sont pour la philosophie que des signes, dont l'intelligence une fois acquise

et complète, doit être d'un grand secours à la recherche de la vérité.

Maintenant, dites-moi si vous croyez faciliter ce travail, en déplaçant, exportant et éparpillant ce qu'on ne sauroit trop réunir et concentrer. Ne vous semble-t-il pas, au contraire, qu'au lieu d'emporter de ce grand laboratoire des instrumens de travail ou des fragmens d'étude, il conviendroit plutôt d'y reporter tous ceux qu'une curiosité mal entendue a pu en faire sortir? Ne convenez-vous pas que tout objet déplacé est une pierre enlevée à l'édifice qui est en train de se rebâtir, et par conséquent que tout projet de démembrement du museum de Rome, est un attentat contre la science, un crime de lèze-instruction publique?

Il faut que je vous prémunisse ici contre les fausses idées de quelques hommes plus dangereux par leurs demi-connoissances, que les ignorans même. Je vous avoue que je craindrois plus pour la science et les arts une douzaine de ces *mal savans*, que l'armée de Charles-Quint. Il se peut qu'il y en ait qui, dans la présomption de leur savantise, s'imaginent servir l'instruction dans leur pays, en y voiturant quelques-uns de ces matériaux de la science. La suite de mes lettres détruira, je l'espère, jusqu'aux prétextes qui pourront colorer un aussi ridicule projet.

Pour aujourd'hui, puisque je suis sur le chapitre de la science, et que je vous ai parlé de celle de l'antiquité, laissez-moi vous dire deux mots sur l'absurde prétention d'en encourager l'instruction locale par les moyens que je combats.

Quoique le siége naturel et métropolitain de cette science soit à Rome, c'est une erreur de croire qu'elle ne puisse, sur-tout pour la fin à laquelle elle tend, être cultivée que sur les lieux mêmes et en présence des objets. Il en est d'elle comme de toutes les autres. Vous savez qu'il existe, dans chaque partie des connoissances humaines, une sorte de manipulation qui fait ressembler chaque département de la science, à une espèce d'attelier, dans lequel chaque ouvrier a sa partie, et ne s'occupe que d'elle. Cette division du travail, si bien analysée par Smith dans le règne industriel, existe aussi dans le méchanisme scientifique. C'est à l'aide de tous les observateurs partiels, de tous les agens secondaires, que s'élaborent et se perfectionnent isolément toutes les pièces, tous les rouages d'une science; mais il faut enfin qu'une intelligence supérieure et générale les combine et en fasse un tout. L'esprit de système qui précède l'esprit d'observation, est, sans doute, destructif de la science; c'est vouloir bâtir avant d'avoir des pierres taillées; c'est viser à la fin, sans avoir

les moyens. Mais l'observation aussi doit nous ramener au système. Toutes les parties bien connues en elles-mêmes et sous tous leurs rapports, le tout ou l'ensemble qui est la vérité universelle, doit s'en suivre, ou nos efforts seroient vains. Ainsi, vous le voyez, chaque science a ses manipulateurs, ses tailleurs de pierre, ses observateurs en détail, ses acquéreurs de faits isolés ou de vérités partielles, qui travaillent pour l'homme dont le génie saisit enfin, embrasse et met en œuvre tous ces matériaux.

Cet homme de génie, quelque part qu'il soit, à quelque distance qu'il se trouve et des observateurs et des objets d'observation, est cependant le point auquel ils aboutissent. C'est pour lui que butine, peut-être sans le savoir, cet essaim de travailleurs, de critiques, de commentateurs. Disons-le même, l'esprit d'ensemble qui doit un jour combiner tous ces résultats, est l'opposé de cet esprit de détail et d'observation qui les produit. Ainsi Pline et Buffon, sans sortir, l'un de Rome, et l'autre de Paris, ont su embrasser et voir l'univers avec les yeux de tous les voyageurs qui n'en avoient vu chacun qu'une foible partie. Ainsi, toutes les expériences, toutes les découvertes nouvelles, toutes les observations partielles ou générales de l'antiquité, sont autant de tributs que recueillent ces hommes d'un esprit plus

vaste, qui ont déjà soulevé le voile du passé. C'est ainsi qu'ont commencé à naître et à se multiplier les savantes théories des Gébelin, des Bailli, des Rabaud, des Dupuis. C'est ainsi que le vrai résultat de la science de l'antiquité peut être dû à des peuples qui ne posséderoient pas d'antiques, et à des hommes qui n'en auroient jamais vu.

Mais si les moyens d'expérience venoient à se décompléter; si les collections de faits et de monumens venoient à se dissoudre; si la difficulté des observations venoit à décourager les observateurs; si l'éparpillement des points de parallèle et de rapprochement tendoit à rendre impraticable la marche de l'analogie, ne voyez-vous pas périr dans son principe et ses résultats, une science dont la philosophie attend les plus grands secours? Comme un émondement indiscret fait mourir un arbre, de même l'imprudent enlévement des modèles de l'antiquité à leur tige naturelle, dessécheroit cette sève que la culture moderne de Rome envoie dans toutes les branches de l'Europe savante.

Voilà ce qui arriveroit, si une Puissance quelconque entreprenoit de démembrer le museum de Rome; et si cet exemple une fois donné, pouvoit être suivi par d'autres; si, sous le frivole point de vue de la valeur ou de la beauté

matérielle de ces objets, les Etats de l'Europe, comme autant d'enfans qui s'arrachent des images, venoient à se disputer les lambeaux de ces modèles de l'art et les débris des instrumens de la science, que deviendroient et l'art et la science ?

Di talem avertite pestem.

Invoquons donc, mon ami, pour détourner un tel fléau, Minerve, protectrice des sciences; Minerve, qui sortit toute formée du cerveau de Jupiter, comme un symbole de l'unité, de l'intégralité de la science. Invoquons Apollon qui ne marche jamais qu'au milieu des Muses, pour faire voir l'union de tous les élémens de la science. Prions le dieu qu'on adore à Delphes, de défendre contre toute violation son temple sacré, devenu le dépositaire des richesses de la Grèce moderne.

P. S. J'aurois peut-être dû, selon les bonnes règles, vous garder cette invocation pour le prélude de ma première lettre, où je compte vous entretenir des arts; mais elle est venue d'elle-même à la fin de celle-ci. Je prends toutes ces idées comme il leur plaît de venir : je souhaite que vous les receviez avec la même indulgence.

Vale et ama.

QUATRIÈME LETTRE.

J'ai reçu, mon ami, votre dernière lettre, et qui doit être la dernière sur l'*abus des conquêtes dans une république*. Je ne m'étonne plus de la profondeur avec laquelle vous traitiez ce sujet, puisqu'il est vrai que ce que vous me débitiez en forme de lettres, n'étoit que la coupure d'un traité que vous comptez publier sur cette matière. Je félicite le public du présent que vous lui ferez, et je me félicite d'en avoir été l'occasion et l'instigateur. Je ne puis en conscience lui faire le même compliment sur le projet que vous avez de lui communiquer mes lettres. Vous en êtes le maître, et je ne vous attaquerai pas en abus de confiance. Mais vous voyez bien vous-même qu'elles ne sont pas destinées à produire sur l'opinion publique l'impression que vous en voudriez obtenir.

Vous me dites que dans les circonstances menaçantes où se trouvent les arts, je devrois plutôt m'étayer d'exemples, et passer aux applications. Je devrois, dites-vous, citer Charles VIII, François Ier et l'empereur Charles-Quint, qui, successivement maîtres de l'Italie et de Rome, n'en ont pas enlevé un seul morceau. Je devrois citer Frédéric le Grand, qui, deux fois maître de

Dresde et de sa magnifique galerie, se contenta d'en admirer les tableaux; et aussi la revanche de générosité qu'il reçut peu de temps après des Russes et des Autrichiens, à leur tour maîtres de Berlin. Je devrois faire voir que dans l'Europe civilisée, tout ce qui appartient à la culture des arts et des sciences, est hors des droits de la guerre et de la victoire; que tout ce qui sert à l'instruction locale ou générale des peuples doit être sacré, comme le vaisseau qui, en temps de guerre, portoit l'amiral Cook.

Voilà, dites-vous, les exemples et les principes qu'il faut développer au public : j'en conviens. Mais aussi, mon ami, ce n'est pas au public, c'est à vous que j'écris. Je veux bien, dans ma retraite, m'entretenir avec vous sur des sujets qui nous intéressent tous deux. Ne me demandez pas plus que je ne vous ai promis. Je ne plaide la cause des arts qu'en savant et en artiste. Prenez, si vous le voulez, l'autre partie de leur défense. Elevez-vous aux sublimes régions de la politique et des rapports mutuels des peuples. Pour moi,

Ces sujets sont trop hauts, et je manque de voix.

Je retombe dans mon sujet, et quoique je n'aie pas eu, comme vous, l'intention de faire un traité par lettres, je suis cependant un certain ordre d'idées que je ne veux pas rompre. Ainsi, avant

de vous parler des tableaux et des différentes écoles de l'Italie, je vais vous entretenir de l'antique dans son rapport avec l'étude des arts d'imitation.

Oh! ces arts, mon ami, n'ont sûrement pas plus d'intérêt que la science; mais ils en ont un peut-être plus sensible encore, à ce que les modèles du beau ne soient pas enlevés à leur pays natal, et dispersés dans l'Europe. Ce seroit, selon une figure orientale, *diviser le soleil en étoiles*.

L'effet le plus actif de ces monumens sur ceux qui les étudient, résulte précisément de leur réunion. Je ne veux pas entrer ici dans la discussion métaphysique du beau absolu et du beau relatif. Ce qui est hors de doute, c'est que nous ne jugeons rien que par relation et par comparaison. Dans les ouvrages de l'art, sur-tout, l'impression du beau, plus indépendante des passions ou de l'action des sens, n'est autre chose que le résultat d'un jugement que nous portons, à l'aide du parallèle qui s'établit dans notre entendement. La connoissance du beau, si nécessaire aux artistes, se forme par une sorte d'échelle comparative qui classe les modèles de l'art, établit entre eux les rangs et une sorte d'hiérarchie de mérite. Ces rangs sont très-nombreux, car ils correspondent à toutes les nuances, à toutes les qualités de l'esprit humain. Le nombre des chefs-d'œu-

vre est en tout genre aussi borné que celui des hommes de génie. Chaque rang augmente en nombre, précisément dans la proportion de ce qu'il diminue en mérite. Mais aussi plus les points subalternes de comparaison sont nombreux, plus la prééminence du petit nombre devient sensible et incontestable, plus alors leur beauté vous frappe et vous instruit.

On ne sauroit dire, en effet, si l'infériorité même des ouvrages plus ou moins privés de cette beauté, et qui font valoir ceux qui la possèdent, ne sert pas plus encore que la supériorité de ceux-ci, à la recherche du beau et à l'enseignement des arts. J'ai toujours observé que la preuve négative en ce genre étoit la plus aisée, et n'étoit pas la moins utile à cette théorie. On sait mieux ce que le beau n'est pas, qu'on ne sait ce qu'il est. Il y a de même dans les ouvrages inférieurs de l'antique, placés à côté des excellens, une propriété démonstrative, une vertu instructive, que les chefs-d'œuvre isolés ne sauroient nous procurer. C'est qu'il en est de ceci comme de beaucoup d'autres choses, qu'on sent quelquefois mieux par la privation que par la jouissance. Oui, tous ces degrés secondaires des produits de l'antique, servent plus qu'on ne peut le dire à l'étude du beau et du vrai, et comme sujets de démonstration, et comme points de comparaison, qui

relèvent et font briller d'autant les ouvrages supérieurs.

Ainsi, le petit nombre de belles statues antiques ne doit cet ascendant de la beauté, qui nous saisit, qu'à ce peuple infini de statues de même style, mais non de même mérite, au milieu desquelles elles brillent. Otez-leur les points de parallèle, elles perdront une grande partie de leur valeur. L'impression de leur beauté s'en trouvera affoiblie, la force de leurs leçons énervée, et l'effet de la chaleur qu'elles communiquent au génie des artistes entièrement amorti. Je puis affirmer que j'ai moi-même éprouvé cet effet toutes les fois que j'ai eu occasion de voir quelques-unes de ces belles figures antiques, détachées et séparées de leur famille. Et cependant je puis dire que j'ai dans mon imagination l'empreinte de presque toutes les figures antiques qui sont en Europe, et je porte toujours mes points de parallèle avec moi, avantage que ne sauroit avoir le commun des spectateurs.

Dans la funeste supposition d'un démembrement du museum de Rome, il est probable qu'on s'attacheroit à défleurer ses collections, qu'on emporteroit au risque de les briser de nouveau, les plus belles et les principales statues. Que résulteroit-il de cette scission? que l'un perdroit ce que l'autre ne gagneroit pas. Le museum de

Rome perdroit dans les figures qui forment le couronnement de ses collections, ce complément précieux de leçons et de parallèles, d'où résulte la théorie complète du beau. Le museum qui se formeroit ailleurs de ces démembremens, n'acquerroit pas l'ensemble et la base qui peut donner la valeur nécessaire à ces fragmens. Ne vous semble-t-il pas voir le barbare amateur Morosini, enlever le fronton du Parthénon d'Athènes, pour le transporter à Venise? Je vous le demande, qu'eût signifié ce comble détaché de sa masse et de son ensemble? Mais vous savez encore ce qui est arrivé : ce sublime ouvrage s'est brisé, et la convoitise du Général Vénitien a privé le monde savant d'un ouvrage de Phidias. Cependant Morosini avoit une excuse; c'étoit à des barbares qu'il enlevoit ce chef-d'œuvre; mais vous voyez que par un sot amour des arts, il a ruiné en un jour ce qu'avoit respecté la barbarie de tant de siècles. Tant il est vrai qu'en tout genre, *rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami.*

Je vous l'ai déjà dit, c'est cette ignorante amitié que je crains pour les arts, plus que leurs ennemis, s'il y en a. Peu de gens connoissent réellement les arts, leurs secrets, leurs rapports, les causes de leurs plaisirs et de leur influence sur le goût. Peu d'artistes même ont raisonné

sur les principes de leurs sensations. Et pourtant, qui n'a pas éprouvé dans d'autres genres la vérité de cette harmonie dont les belles choses ont besoin pour paroître aussi belles qu'elles sont ? Qu'on voie un grand acteur sur un théâtre de province, qu'on entende un chanteur célèbre, ou un instrument supérieur avec des accompagnemens ou trop foibles ou étrangers à la bonne méthode, ces artistes habiles ne vous font plus le même plaisir. La supériorité que vous pensiez devoir résulter de cette inégalité disparoît, plutôt qu'elle ne ressort. C'est qu'ils ne trouvent plus des oppositions, mais des disparates. C'est qu'il y a entre eux et ceux qui les accompagnent un trop grand intervalle. C'est que les points intermédiaires qui donnent à l'ame l'échelle de proportion dont elle a besoin pour juger, venant à lui manquer, elle ne juge plus, de crainte de juger mal. Mais si le sentiment du beau n'est rien autre chose qu'un jugement, vous voyez que dans la thèse actuelle tout ce qui tend à rendre ce jugement nul ou fautif, est destructif du sentiment du beau. Voilà donc cette étude et ses résultats perdus pour l'Europe. Tirez les conséquences.

Si cela est, me dites-vous, comment se fait-il que des artistes coopèrent eux-mêmes à ce qui peut amener la destruction des arts ? Je vous

réponds à cela que tous les artistes sont de mon avis, les uns le sachant, les autres sans le savoir : voilà toute la différence. Tous ceux qui ont réfléchi sur l'étude des arts, vous diront les mêmes choses que moi. Tous ceux qui se sont plus appliqués à la pratique de l'art qu'aux raisonnemens étrangers à cette pratique, seront du même avis, si-tôt qu'on leur aura développé ces principes. Mais ne savez-vous pas avec quelle funeste facilité on rend les hommes eux-mêmes instrumens de leur propre destruction ? Les vues générales sont le partage du plus petit nombre. Chacun ne voit que jusqu'à l'horison très-retréci de la mission qu'on lui donne. Souvenez-vous du Suisse qu'on avoit chargé, après la bataille, d'enterrer les morts : c'est-là l'histoire de presque tous les hommes. Je trouverois très-conforme à tout ce que nous avons vu, que ce fussent des artistes qui contribuassent à la destruction des arts. Quand tous les principes de l'harmonie sociale ont pu être renversés, trouverez-vous bien étonnant que les principes de l'harmonie métaphysique dont je vous parle, soient méconnus ?

J'aurois beaucoup d'autres choses à dire sur cette harmonie, si je ne savois que je parle à un homme plus instruit que moi dans cette matière. Vous ne douterez donc pas que ces statues antiques, ainsi dépaysées, ainsi arrachées à cet

alentour d'objets de tout genre qui les font valoir, à toutes les comparaisons qui en rehaussent la beauté, ne perdent sous des cieux étrangers la vertu instructive que les artistes alloient chercher à Rome, et qu'ils ne retrouveront plus dans aucune autre ville de l'Europe. Il me semble que c'est pour ce sujet qu'Arioste a fait cette charmante strophe de la rose, qui, sur sa tige natale, enchante les hommes et les dieux, mais qui,

Non si tosto dal materno stuolo
Rimossa viene.....
Che quanto avea dal' uomini e dal cielo
Favor, grazia è bellezza, tutto perde.

Quel artiste n'a pas éprouvé en Italie cette vertu harmonique entre tous les objets des arts, et le ciel qui les éclaire; et le pays qui leur sert comme de *fonds;* cette espèce de charme que se communiquent les belles choses, ce reflet naturel que se procurent tous les modèles des différens arts mis en regard les uns avec les autres dans leur pays natal? Je vous ai parlé dans ma dernière lettre de la nécessité de ce contact entre tous les matériaux d'étude pour la science. Mais pour l'étude des arts, du dessin, c'est encore avec plus de vérité qu'on pourroit dire que le pays lui-même fait partie du museum de Rome. Que

dis-je, en faire partie ? Le pays est lui-même le museum. Eh! combien les artistes ne regrettent-ils pas que ces trésors de la sculpture ne puissent pas se retrouver en parallèle avec les temples de la Grèce, avec les monumens de l'Attique ! Au lieu de les faire émigrer vers les régions hyperboréennes, quelle sera plutôt la puissance bienfaisante qui les rendra à leur première patrie ? C'est-là que le ciel, la terre, le climat, les formes de la nature, les usages, le style des édifices, les jeux, les fêtes, les habillemens, se retrouveroient encore en harmonie avec leurs anciens hôtes. Voilà, s'il étoit permis de souhaiter un déplacement de la sculpture antique, où le vœu d'un artiste la replaceroit.

Excepté Rome, il n'est point de ville dans l'Europe qui puisse présenter à ces chefs-d'œuvre un hospice digne d'eux, ni un temple propre au recueillement qu'exige leur étude. Ce n'est ni au milieu des brouillards et des fumées de Londres, des pluies et des boues de Paris, des glaces et des neiges de Pétersbourg; ce n'est ni au milieu du tumulte des grandes villes de l'Europe, ni au milieu de ce chaos de distractions d'un peuple nécessiteusement occupé de soins mercantiles, que peut se développer cette profonde sensibilité pour les belles choses, ce sixième sens que la contemplation et l'étude du beau

donnent aux élèves des arts. Quelque chose que l'on fasse, il faudra toujours que ceux qui s'y livrent aillent respirer ailleurs un air dégagé de toutes ces vapeurs qui obscurcissent à nos yeux les images du beau et du vrai.

Rome est devenue pour nous, ce que la Grèce étoit jadis à Rome. Eh bien! que disoit Cicéron, le plus délicat ami des arts de son temps, et qui achetoit des statues en Grèce? *Ces choses*, disoit-il, *perdent leur valeur à Rome. Il n'y a pas ici assez de loisir pour les goûter. La distraction des affaires y rend les spectateurs indifférens à toutes ces jouissances, qui veulent, pour être senties, le repos et la quiétude philosophique de la Grèce.* Et Cicéron ne parloit pas seulement pour les étudians de Rome, qui tous alloient cultiver les muses dans leur pays natal; mais il éprouvoit que les belles choses qu'il avoit vues en Grèce, ne lui paroissoient plus si belles à Rome. C'est qu'elles y étoient dénuées de cette harmonie qui les faisoit valoir; c'est qu'elles étoient dépouillées de cet accompagnement qui en faisoit la parure, de ce concert de choses et d'idées, de formes et de sentimens, d'admiration publique, d'affections, de sympathie, qui forment comme l'atmosphère des modèles du beau.

P. S. Vous aurez, mon ami, la suite à l'or-

dinaire prochain ; car ce sujet est fécond. Je vous dirai comme Pline, décrivant sa maison : *Longa est, non epistola quæ describit sed quæ res describitur.*

CINQUIÈME LETTRE.

Oui, mon ami, comme je vous l'ai dit dans ma dernière lettre, l'enseignement des arts et la vertu de ses leçons tiennent beaucoup plus qu'on ne pense à cet ensemble, à cette espèce de coalition de modèles et de monumens classiques, en chaque genre, et pour chaque partie du vaste domaine de l'imitation, rassemblés dans ce grand museum qui s'appelle *Rome*. En détournant quelques-uns de ces modèles, il faudra toujours y en laisser le plus grand nombre, qu'aucune puissance ne sauroit enlever à leur patrie. Les élèves de chaque nation, qui trouvoient sous leur main à Rome les instrumens complets de leurs études, pourront-ils parcourir l'Europe, et ajouter d'énormes frais de voyages, aux dépenses ordinairement modiques qu'ils sont en état de faire pour leur instruction ? Pourront-ils suffire à la vie dispendieuse qu'entraînent, sur-tout pour des

étrangers, les grandes villes commerçantes de l'Europe? Pourront-ils y trouver ces ressources économiques que l'Italie seule, et sur-tout Rome, présente aux étudians de toute espèce? Non, sans doute, ils ne le pourront pas. Ainsi, voilà les principaux modèles de l'art qui n'existent plus que pour les riches voyageurs ou les amateurs opulens; toute la classe des artistes en sera privée. Car dans l'alternative et le choix des lieux où ces modèles seront dispersés, il faudra toujours préférer le pays qui en aura le plus grand nombre, qui en aura le plus grand assortiment; et, quelque chose qui arrive, ce pays sera toujours incontestablement Rome.

Mais voyez combien ce transport de monumens qui ne peut jamais être que partiel et très-borné, combien ce transfèrement funeste à l'Europe, devient encore inutile au pays qui en aura été le recéleur. En effet, croyez-vous que la nation qui se seroit adjugé à son prétendu profit, quelques-uns des modèles du beau, comme autant de ballots de marchandises, trouveroit un gros bénéfice dans cette importation? Pensez-vous qu'elle y trouve de quoi fournir à ses artistes les moyens complets de l'enseignement sans sortir de chez eux? Ce seroit s'abuser étrangement.

Il faudra toujours que ses artistes aillent étu-

dier en Italie et à Rome, ces restes si grands et si magnifiques de l'architecture antique, ces savans débris d'édifices; car sans doute on n'enlevera ni le Panthéon, ni le Colysée, ni les colonnes Trajane et Antonine, ni, etc. etc.

Il faudra toujours que ses artistes aillent y étudier et ces bas-reliefs inamovibles, et ces colosses qui sont comme les lettres majuscules dans lesquelles les élèves apprennent plus aisément à connoître et à former les caractères du beau et du vrai, et ces fragmens jusqu'à présent inimités qui sont la seule école de l'ornement, cette partie si importante de l'architecture.

Il faudra toujours que ses artistes aillent puiser dans ces masses si majestueuses de Rome moderne, qui sont comme l'ossature de Rome antique, dans ces plans si riches et si variés, dans ces pompeuses colonnades de Saint-Pierre, dans ces portiques de tout genre, dans ces places, dans ces fontaines, dans ces voûtes antiques et modernes, dans ces pittoresques ruines, les grandes leçons de la décoration, de cet art qui sait embellir nos fêtes, et qui, par ses charmans prestiges, fait revivre sur nos théâtres, les lieux et les pays où le poëte place son action. Sans doute vous ne croyez pas qu'on puisse encaisser les vues de Rome.

Il faudra toujours que ses artistes aillent dans

cette grande école du paysage, sur les traces du Salvator Rosa, de Claude Lorrain, du Gaspre, du Poussin, étudier ces traits savans, ces effets hardis et piquans, ces sites, ces points de vue, dont l'imitation s'éteint bientôt, quand elle cesse de se rallumer au flambeau de la nature.

Il faudra toujours que ses artistes aillent boire à la source même de cette précieuse érudition de l'antiquité, très-distincte de la science de l'antique, et dont les peintres d'histoire ne sauroient se passer; il faudra toujours qu'ils sortent de chez eux, ne seroit-ce que pour voir d'autres mœurs, d'autres cieux, d'autres physionomies. Il faudra toujours aller en Italie, ne seroit-ce que pour apprendre à étudier, ne seroit-ce que pour apprendre à voir.

Croyez-m'en, le voyage d'Italie que font les artistes est peut-être encore plus utile sous ce dernier rapport que sous tous les autres. Dans presque tous les pays il y a plus ou moins de modèles antiques, plus ou moins de ces empreintes équivalentes pour l'étude, et que l'on obtient par le moyen du moulage, plus ou moins de recueils ou de magasins de tableaux. Demandez cependant à tous les artistes, si la beauté de ces ouvrages les avoit frappés avant leur voyage d'Italie, comme elle les pénètre depuis que le spectacle de Rome a développé en eux cette faculté

visuelle et perfectionné l'intuition des merveilles secrètes de l'art ? Combien d'artistes ne quittent qu'à Rome ces préjugés locaux, ces idées de beauté conventionnelle, ces manières fausses, ces habitudes erronées, ces goûts vicieux de terroir, qui, comme autant d'accens défectueux, ne se perdent que dans la capitale de la république des arts !

Le voyage de Rome a encore cela de précieux pour les artistes, qu'il les détache pour quelques années de tout autre soin que de celui de l'étude, qu'il leur impose l'engagement de faire en peu de temps beaucoup de progrès, qu'il sert d'aiguillon à tous les talens et de récompense même aux succès : c'est à ce savant pélerinage que chaque nation doit les hommes habiles qui l'honorent, et rien ne sauroit remplacer la vertu morale qui s'y trouve attachée.

C'est en vain qu'on prétendroit, par de grands emmagasinemens des modèles de l'art, suppléer au voyage de Rome : je vous dirai un autre jour ce que je pense de ces compilations de tableaux quand je vous parlerai des écoles de l'Italie ; mais vous voyez assez que la nation qui, aux dépens de l'instruction publique de l'Europe, auroit opéré un aussi fatal démembrement, se puniroit elle-même dans ses propres élèves, puisqu'elle auroit pour eux, comme pour les autres, mu-

tilé un enseignement, qui, uniquement profitable par l'ensemble de ses leçons, n'offriroit plus par-tout qu'un cours incohérent d'une doctrine incomplète.

Quand Constantin eut transféré Rome à Byzance, l'empire Romain qui eut deux têtes, n'eut bientôt plus de corps. Faites l'application : *Si parva licet*, etc.

Oui, comme je vous le redirai, on a déjà trop affoibli ce corps de doctrine et d'enseignemens que les arts ont intérêt de conserver en Italie. Toutes les collections particulières de l'Europe, formées à ses dépens, n'en ont fait sortir qu'une trop grande quantité d'ouvrages capitaux, qui, dans l'isolement où ils se trouvent, procurent bien moins d'avantage au petit nombre d'hommes qui en profite foiblement, que leur éloignement du centre, ne fait de tort au grand nombre, qui n'en profite plus.

Quel bien, par exemple, produit aux arts cet incomparable grouppe antique de Castor et Pollux, recélé dans je ne sais quel endroit d'un château de l'Espagne ? Croit-on que le profit pour l'étude que les Espagnols en tirent soit égal au préjudice que le reste de l'Europe souffre de cette privation ? Croit-on que les Espagnols ne l'étudieroient pas, et plus et mieux à Rome que chez eux ? Quel déplaisir n'ai-je pas éprouvé

à Rome, lorsque j'ai cherché ce double modèle si parfait de la nature à peine adulte, ouvrage classique et unique dans son genre, et que l'on m'a envoyé à Madrid!

Après l'Italie, il n'est aucun pays plus riche en antiques que l'Angleterre. Les Anglois ont fait beaucoup de fouilles à Rome et dans ses environs. Soit par leurs propres recherches, soit en éludant, à force d'argent, les sages, et pour cette seule fois, bienfaisantes prohibitions qui entravent le commerce des monumens, ils sont parvenus à importer dans leur isle un grand nombre de ces débris précieux. Eh bien! l'Angleterre est l'image de ce que deviendroit l'Europe, si le démembrement que je crains pouvoit s'effectuer. Ce pays n'a pas de collection dominante, malgré toutes ces acquisitions faites par des particuliers qui naturellement s'en sont réservé la jouissance. Qu'en résulte-t-il? Ces richesses sont éparpillées dans tous les châteaux; il vous faut aller dans tous les comtés, faire plusieurs centaines de lieues pour voir ces recueils partiels: aussi, je ne connois rien de moins utile à l'Europe et aux arts même de l'Angleterre, que ce que l'Angleterre possède en ce genre. Les artistes et les savans n'en peuvent profiter, parce que les artistes et les savans n'ont ni le temps ni le moyen d'étudier en chaise de poste. Espérons qu'un jour une heu-

reuse réunion utilisera ses collections, et les restituera au monde savant.

Que font aussi pour les arts ces immortels cartons de Raphaël, que Charles I acheta en Flandres, et que renferme la royale galerie de Windsor? Vous savez que ces ouvrages, dernières productions du premier des peintres, sont celles où la maturité de son talent, la force de son génie et toute la puissance de son art reçurent leur plus grand développement. Quelle leçon ne seroit-ce pas pour les artistes, que de pouvoir les confronter à Rome, avec le style précieux de ses premières fresques? Combien de fois n'ai-je pas entendu en Angleterre les artistes anglais eux-mêmes déplorer l'expatriation de ces chefs-d'œuvre, et regretter de n'avoir pu les étudier à Rome, en présence de la chapelle Sixtine et des salles du Vatican!

Quand on sait ce que fut le génie de Raphaël, quelle progression l'on remarque dans ses ouvrages, depuis le premier jusqu'au dernier, quelle force d'ascension continue il sut acquérir, par le mélange heureux et la rare combinaison qu'il sut faire de toutes les manières de son temps, on sait aussi qu'il n'y a pas de maître dont les ouvrages, pour être complètement utiles, ont plus besoin de se trouver réunis. Et cependant il n'y en a pas dont les œuvres soient plus dispersées.

Je n'ai pas actuellement présent à la mémoire le nombre des tableaux à l'huile ou portatifs de Raphaël. Je ne crois pas me tromper beaucoup en vous disant qu'il n'y en a qu'une vingtaine : je parle d'originaux et d'ouvrages authentiques. Eh bien ! je crois qu'il n'en reste qu'un ou deux à Rome. Tous les autres sont épars dans les cabinets de toutes les grandes villes de l'Europe. L'histoire même de leurs diverses transmigrations est une espèce de science. Qu'arrive-t-il de là ? Si dix-neuf villes de l'Europe possèdent chacune un tableau à l'huile de Raphaël, chaque élève qu'envoie chacune de ces villes à Rome, qui n'en possède qu'un, ne peut jamais parvenir à étudier que deux tableaux de Raphaël. Tous les autres sont respectivement, pour chacun de ces élèves, comme s'ils n'existoient pas. Qui ne voit pas, au contraire, que si chacune de ces villes renvoyoit à Rome, dans une galerie commune à tous leurs élèves, le tableau unique qu'elles possèdent, elle redonneroit à ses élèves les dix-neuf tableaux qu'elle n'a pas?

Voilà, mon ami, n'en doutez pas, ce qu'exigeroit le véritable esprit des arts : quiconque n'est pas de cet avis, n'est ni artiste, ni philosophe. Il y a plus d'une sorte d'amour des arts. Il y en a de bien des degrés, depuis le philosophe jusqu'à l'artiste, depuis l'artiste jusqu'au curieux,

depuis le curieux jusqu'au brocanteur, depuis celui-ci jusqu'à l'amateur Verrès.

Jusqu'à quand regardera-t-on les objets de l'instruction publique comme des joyaux, comme des diamans dont on ne jouit que par le tarif de leur valeur? Est-ce pour le plaisir ou le sot honneur d'avoir ce que d'autres n'ont pas, qu'on doit desirer cette possession? Laissons à l'égoïste Tulipier d'Harlem, le plaisir solitaire qui ne jouit d'un objet que parce que d'autres n'en jouissent pas : ce plaisir est encore au-dessous de celui de l'avare; les richesses des sciences et des arts ne sont telles, que parce qu'elles appartiennent à tout l'univers; pourvu qu'elles soient publiques et bien entretenues, qu'importe quel pays en est le dépositaire : il n'est que le custode de mon museum. Oui, il mériteroit d'être dépossédé s'il les recéloit, s'il en abusoit, s'il les laissoit dépérir : sinon il faut le payer pour qu'il en ait soin.

Si vales, bene est.

SIXIÈME LETTRE.

Mon ami, c'est par Raphaël que j'ai terminé ma dernière lettre sur l'antique : c'est par Raphaël que commencera celle-ci, dans laquelle je veux vous entretenir des diverses écoles de peinture de l'Italie, et du danger qu'il y auroit d'en atténuer de plus en plus la vertu par de nouveaux démembremens. Vous m'avouerai que je ne pouvois trouver une meilleure transition ; car Raphaël, comme nous l'avons dit bien des fois, est le dernier des antiques, ou le premier des modernes.

Mais ce Raphaël, dont on convoite les tableaux, plus par superstition et par vanité que par goût et par amour du beau, combien peu connoissent et la valeur de ses ouvrages, et la valeur de son génie ! Toutes les collections veulent avoir de lui un morceau vrai ou faux, à-peu-près comme jadis toutes les églises vouloient avoir un morceau de la vraie croix. Le malheur, c'est que la vertu attachée à l'ensemble d'une école ne se communique pas, comme dans une relique, à chaque partie détachée de cette école.

Il est certain qu'entre toutes les écoles d'Italie, ce fut celle de Raphaël qui marcha après l'antique, et s'avança le plus dans la route du vrai beau. Chacune de ces écoles a son caractéristique; ce qui distingue celle de Raphaël, c'est ce qu'on appelle le beau style. Mais plus d'un genre de fatalité s'opposa aux grands effets qu'elle devoit produire sur les arts de l'Italie et de l'Europe. La première fut la mort prématurée de ce même Raphaël, enlevé au milieu de sa carrière. Quand on sait ce que produisit par lui, ou par ses élèves, ce génie vraiment prodigieux, dans l'espace de quinze années qu'embrasse sa vie pittoresque, on ne doute pas que s'il eût vécu plus long-temps, non-seulement les arts du dessin, mais toutes les branches de ces arts et celles de l'industrie qui en dépendent, n'eussent subi la révolution que fit éprouver le contact de son génie à tout ce qui en reçut l'influence. La mort de ce grand homme, et celle de son ami Léon X qui arriva peu de temps après, opérèrent la dissolution de cette fameuse école. Cependant elle commençoit à se relever sous un second Médicis (Clément VII). Jules Romain, légataire de Raphaël, et l'héritier de son génie, venoit d'être déclaré le prince de l'école. Déjà, sous ses auspices, se rassembloit de nouveau cet essaim dispersé d'hommes de goût et de génie. La

prise de Rome par l'armée de Charles-Quint porta le dernier coup à cette savante réunion : tous ceux qui la formoient s'enfuirent ; leurs talens désunis perdirent, sur le goût et l'instruction publique, la force que leur donnoit le foyer qui les avoit concentrés ; les étincelles qui s'en échappèrent, allèrent briller un instant et mourir en diverses villes de l'Italie. Ainsi disparut cette génération de talens formés par Raphaël : depuis cette fatale époque, les arts ont toujours été en déclinant.

Je vous ai dit dans ma dernière, que la dispersion survenue encore depuis, des principaux ouvrages portatifs de Raphaël, n'étoit qu'un surcroît de malheurs pour les arts, puisque son effet tendoit à en priver les dix-neuf vingtièmes des étudians et des amateurs. Je vous ai dit comment on pourroit réparer en partie le tort de cette privation, et rétablir l'influence de l'école de Raphaël à Rome, par une nouvelle réunion de ses ouvrages. Mais vous voyez bien, mon ami, que faire le contraire de ce que je propose, n'est autre chose que rachever ce que n'a pu faire l'armée de Charles-Quint.

C'est une folie de s'imaginer qu'on puisse jamais produire, par des échantillons réunis dans un magasin de toutes les écoles de peinture, le même effet que produisent ces écoles dans leur pays.

J'ai dit que chaque école d'Italie avoit ses caractéristiques. Effectivement, on peut les comparer à autant de miroirs différens, dans lesquels vint se réfléchir la nature sous ses divers aspects, pour y être comme fixée par l'imitation et les procédés de l'art. La nature est aussi variée que les manières de la voir sont nombreuses. Cependant ces différences infinies dans leurs nuances, se réduisent à quelques différences principales ou caractéristiques. Ainsi les variétés les plus essentielles de l'imitation se sont trouvées comme analysées par les diverses écoles de l'Italie; celles-ci sont devenues une espèce de prisme pittoresque, où l'étudiant trouve la nature décomposée et réduite en système.

Les causes physiques ou morales qui ont produit ces variétés locales dans la manière de voir et d'imiter la nature, seroient sans doute un sujet de recherches très-curieux et très-philosophique dans une histoire des arts; mais cette recherche importe peu à l'objet de ma discussion. Il suffit que nous sachions que l'invention, le dessin, la belle manière de peindre, l'harmonie du clair-obscur, le coloris, toutes parties qui composent l'art de la peinture, se sont trouvées distribuées par l'ordre même de la nature entre les diverses écoles de Rome, de Florence, de Bologne, de Parme, de Venise.

Que cette réunion parfaite de toutes ces parties puisse s'obtenir dans un seul maître, c'est ce qui ne paroît pas facile, s'il est vrai que plusieurs d'entre elles exigent des qualités contradictoires : mais que simplement la perfection partielle de chaque école puisse s'obtenir par le moyen des collections et des recueils de tableaux enlevés à leurs écoles respectives, c'est une erreur que l'expérience a pleinement et surabondamment démontrée depuis deux siècles. J'aurai une autre occasion de vous parler de l'effet qui résulte à l'égard des étudians de ces rassemblemens de tableaux tels qu'ils existent. Pour le présent, je veux seulement vous prouver que tous ces extraits d'école, qui forment les collections de l'Europe, ne sont que des démonstrations insuffisantes du genre de peindre et d'imiter de chaque école, et que ces morceaux isolés, détachés de l'ensemble de leur théorie, ne sauroient avoir la même propriété enseignante qu'ils avoient dans leur pays.

Considérez en effet que ces écoles, toutes instructives qu'elles puissent être, ne sont plus cependant, même dans leur pays, que des écoles muettes. Les leçons des grands maîtres qui les ont jadis composées, existent bien encore dans leurs ouvrages, mais elles ont perdu cette valeur, cette vie que donne à l'enseignement la présence

même du maître. La peinture a bien sans doute, avec quelques autres arts, ce privilége, que ses maîtres se survivent à eux-mêmes, que la mort ne les enlève pas tout entiers à leurs disciples, puisqu'ils peuvent léguer à leurs productions la faculté d'instruire les générations successives. Cependant, n'en doutons pas, ces leçons posthumes sont bien moins efficaces que celles des maîtres vivans : toujours nous avons vu les plus médiocres de ceux-ci exercer sur leur siècle et sur les étudians une influence très-supérieure à celle des plus illustres morts. C'est que naturellement les élèves sont plus frappés par les ouvrages qu'ils voient faire, que par ceux qu'ils voient faits ; c'est qu'assistant, si l'on peut dire, aux opérations des ouvrages contemporains, à leur conception, à leur enfantement, ils en saisissent mieux les procédés, qu'ils ne peuvent le faire à l'égard des ouvrages anciens.

Pour étudier ceux-ci, il faut un effort, une pénétration, un esprit philosophique qu'on ne retrouve guère dans le commun des étudians ; il faut rechercher des routes dont les indications sont perdues ; il faut deviner des procédés dont la perfection même de l'art a effacé le mécanisme ; il faut retrouver des traces que le temps et bien d'autres causes ont fait disparoître. Ce n'est pas même toujours dans les plus excellens ouvra-

ges des grands maîtres que l'on parvient le plus facilement à découvrir le secret de leur manière : là, tout l'échafaudage de l'art est détruit ou caché ; on y trouve souvent plus à admirer qu'à apprendre : aussi les collections qui ne nous présentent qu'un choix des chefs-d'œuvre de chaque maître, sont quelquefois plus désespérantes qu'instructives pour les élèves.

Si quelque chose peut suppléer à ce manque d'activité dans l'enseignement qu'on doit attendre des anciens ouvrages, c'est la vue de tout ce qui les accompagne au centre de leurs écoles respectives. Là, on voit les grands maîtres entourés de leurs prédécesseurs, de leurs contemporains, de leurs successeurs ; là, se développent tous les degrés parcourus par l'imitation, avant que l'art et sa méthode aient été fixés par le génie de quelques hommes ; là, on voit comment ils ont commencé, quels ont été leurs tâtonnemens, leurs essais, leurs préludes ; là, on voit ce qu'ils ont emprunté des autres, et ce qu'ils n'ont dû qu'à eux-mêmes ; là, on voit quel abus leurs imitateurs ont fait de leurs manières, comment leurs défauts ont été outrés, et leurs qualités même converties en défauts par l'exagération des copistes. Ce n'est qu'au milieu de ces rapprochemens et à l'aide de tous ces points de parallèle et d'observation, que ces maîtres

peuvent donner encore des leçons : dénuez-les de tous ces moyens démonstratifs ; privez-les, en les isolant, de tous les rapports qui sont l'ame de cet enseignement, plus d'enseignement, plus d'écoles, et bientôt plus d'élèves.

Les écoles de l'Italie sont, en fait d'arts, ce qu'étoient en Grèce les écoles actives des philosophes, où, comme le dit M. Paw, la morale s'enseignoit comme un métier, c'est-à-dire, par la pratique et par une suite d'habitudes et d'exemples que l'on puisoit dans la réunion même de ces écoles. Les tableaux séparés ressemblent à ces instituteurs qu'on achète ou qu'on loue, pour apprendre la vertu à ses enfans. Démembrer les écoles d'Italie, et en enlever les morceaux les plus instructifs, c'est attaquer jusques dans son principe un des principaux enseignemens de l'Europe. Non, il n'appartient qu'à la brutale ignorance qui a déja miné dans plus d'une partie l'édifice des connoissances humaines, d'aller ainsi jusques dans les asyles du passé, violer ces instituteurs des arts, dont on aimoit à consulter les oracles au milieu de leurs temples.

Mais s'il est démontré qu'en fait d'enseignemens, comme dans tout le reste des institutions humaines, on ne sauroit impunément déranger une partie que le tout ne se trouve altéré, pourquoi ne pas interroger sur les conséquences

morales d'un tel dérangement, ces hommes que leurs talens, leurs ouvrages, leur expérience, leurs lumières et leur amour pour les arts, appelleroient à une telle délibération ?

Ils diroient que la spoliation des écoles d'Italie est capable de tuer le véritable enseignement des arts, enseignement que l'Italie seule doit posséder, parce que seule elle l'a produit ; que l'Italie seule peut exercer, parce que seule elle en possède les élémens.

Ils diroient sur cet objet, comme je vous ai dit sur celui de l'antique, qu'en vain décrochera-t-on des tableaux, et déplacera-t-on des fragmens de peinture, on n'emportera ni la chapelle Sixtine, ni la Farnésine, ni les salles du Vatican, ni ces grands pendentifs, ni ces nombreux plafonds, ni ces coupoles, ni ces fresques des Michel-Ange, des Carrache, des Dominicain, des Guide, des Cortone, ni cette foule d'ouvrages classiques dont les étudians auront toujours besoin d'aller consulter les modèles.

Ils diroient de quelle manière ils ont eux-mêmes appris leur art ; ils feroient connoître le secret et la vertu de ce grand enseignement public, qui n'est ni celui des atteliers, ni celui des collections partielles de tableaux, et ils prouveroient que le profit que font les étudians en Italie, consiste sur-tout dans les recherches, les comparai-

sons et les rapprochemens que ce voyage nécessite. Détruire l'effet de ces parallèles en décomposant les écoles, c'est mutiler et abâtardir l'enseignement.

Vous rappelez-vous, mon ami, l'histoire de ce sot amateur qui parcouroit l'Italie en carrosse ? On arrête un jour sa voiture devant un de ces magnifiques points de vue qui saisissent l'ame et la pénètrent d'admiration, sur-tout à un de ces splendides couchers du soleil qu'on ne voit qu'en Italie. *Voyez*, lui dit-on, *le superbe aspect. Eh bien! cocher*, dit-il, *qu'on nous y mène.* Ma foi, le pendant de la naïveté de notre amateur Midas, le voilà tout trouvé. Les écoles d'Italie servent à l'enseignement des peintres : *Eh bien! qu'on les amène.*

Mais vous amenera-t-on ce qui fait qu'elles sont des écoles, c'est-à-dire, tous les moyens d'apprendre inhérens au pays, à l'ensemble, à la réunion qui en fait le prix et la valeur ? Vous amenera-t-on tous ces degrés de comparaison, tous ces rapports variés, tous ces élemens d'étude, sans lesquels les modèles de l'art ne sont souvent que des objets de curiosité ? Vous amenera-t-on, avec des morceaux détachés de chaque école, les raisons physiques et morales des différentes manières de dessin et de couleur qui distinguent chaque école ? Vous amenera-t-on

l'harmonie de chacune de ces manières, avec le pays, le climat, les physionomies, la couleur locale, les formes de la nature? Vous amenera-t-on cette puissance qu'exerce sur les sens le spectacle grand et général d'un goût national, et cette force d'habitude qui, comme l'air environnant, vous pénètre de toute part, et cette vertu instructive que les étudians reçoivent, sans s'en appercevoir, de tous les objets qui les entourent? si l'on ne vous amène pas tout cela, qu'amènera-t-on? Je vous le dirai une autre fois.

Si philosopharis bene est.

SEPTIÈME LETTRE.

Vous m'écrivez, mon ami, que la discussion commence à s'engager dans l'opinion publique et les journaux, sur l'objet de notre correspondance : il est un peu tard; l'on finit par où il auroit fallu commencer : n'importe, c'est beaucoup pour une vérité de trouver des défenseurs, et de ne pas périr sans avoir eu l'honneur du combat. J'ai lu dans la feuille du *Rédacteur* que vous m'avez envoyée, un article opposé à l'opinion

que je soutiens, opinion que d'autres écrivains appuient de leur côté par d'autres argumens : mais cet article me paroît du genre de ces réponses qui ne répondent à rien ; c'est assez l'ordinaire des hommes étrangers à une matière, de répondre à toute autre chose qu'à ce que vous avez dit : cela s'appelle jouer au propos interrompu. L'auteur de cet article, je le garantis, n'a pas la première des notions nécessaires, je ne dis pas pour écrire sur la question, mais même pour comprendre en quoi elle réside.

Que penser de l'érudition d'un homme qui, pour autoriser la spoliation de l'Italie, vous cite comme modèles des Républicains Français, Scipion, César et Alexandre ? Ces deux derniers furent bien, je crois, sans contredit, les deux plus grands exterminateurs de liberté que le génie de la tyrannie ait enfantés. Quant au destructeur de Numance et de Carthage, l'auteur de notre article, s'il avoit appris l'histoire ailleurs qu'à la comédie, auroit su qu'au lieu d'user du droit de conquête alors en usage, et d'emporter à Rome les monumens des arts et de la religion, le grand Scipion répara les injustices de Carthage envers la Sicile, et y fit reporter tout ce que le système voleur des Carthaginois en avoit enlevé. Ces marchands qui n'avoient vu dans les ouvrages des arts que des meubles de prix et des

curiosités mercantiles, avoient dépouillé les peuples de la Sicile de leurs principaux chefs-d'œuvre.

« Scipion, dit Cicéron, au milieu de la vic-
» toire, se souvint que la Sicile fut jadis ravagée
» par les Carthaginois. Il assembla tous les Sici-
» liens qui étoient dans son armée, il leur ordonna
» de faire des recherches, et il promit de rendre
» scrupuleusement à chaque ville ce qui lui avoit
» appartenu. On reconduisit à Thermini ce qu'on
» avoit enlevé aux habitans d'Himère; Halèse re-
» couvra ses antiques statues; Agrigente revit
» le fameux taureau de Phalaris; Mercure fut
» rendu aux Tyndaritains; la célèbre statue de
» Diane fut ramenée en triomphe à Segeste, et
» l'on écrivit sur sa base, en gros caractères : *Sci-*
» *pion, après la prise de Carthage, a rendu cette*
» *statue aux Segestains* ». Cic. in Verr.

Voilà, ce me semble, ce qu'il faut opposer à ceux qui voudroient, à la fin du dix-huitième siècle, prendre pour modèle ces Romains, dont ils ne connoissent encore que les proscriptions et les rapines.

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par ses beaux endroits qu'il lui faut ressembler.

Je pense aussi que dans la défense d'une cause, il y a un choix de moyens à faire : je n'aime pas,

je vous l'avoue, qu'au milieu des grandes considérations morales qui abondent dans celle-ci, on s'attache à des argumens intéressés, et qu'on fasse en quelque sorte dépendre le sort des arts et de la science en Europe, des calculs partiels de la balance du commerce. Quoi de plus contraire au véritable esprit et à l'amour éclairé des arts, que ces théories fiscales, qui ne trouvent que des objets de commerce dans les monumens de l'instruction des peuples, qui ne découvrent dans les chefs-d'œuvre du goût et du génie, que des impôts indirects sur la curiosité étrangère! Je me doute bien que ceux qui usent de ces moyens ont leurs raisons. Ils vous disent qu'il faut parler à chacun le langage qu'il entend; mais moi, je dis que la langue qu'il faut parler, est celle que tout le monde est obligé d'entendre.

Je ne veux pas pour cela blâmer les calculs généraux de l'économie politique, applicables à la culture ou à l'encouragement des arts du génie. Le bon administrateur sait bien, sans doute, et doit savoir ce qu'un Etat y gagne ou y perd; mais ce doit être autant le secret que la science du Gouvernement: n'allons pas ravaler les dons du génie, jusqu'à régler leur encouragement sur le produit des douanes: n'allons pas altérer par de si desséchantes considérations, ces germes délicats que l'honneur seul fait éclore. Pour

moi, j'abandonne à des Carthaginois ou à des financiers ces argumens mercantiles, par lesquels on peut défendre ou attaquer l'intérêt des arts : je ne puis me résoudre à avoir raison par de tels raisonnemens ; l'amour de l'argent n'a jamais produit que de l'argent : je ne verrois dans cette matière qu'une considération encore plus indigne d'elle, ce seroit celle de la valeur que pourroient rapporter les monumens spoliés de l'Italie, si on les mettoit en vente. Qui sait si l'on n'en viendroit pas jusqu'à les convertir en hypothèques, jusqu'à constituer des billets de banqne sur des statues antiques ?

Oui, mon ami ; si la délibération solemnelle qui devroit s'établir sur cet intéressant sujet, pouvoit avoir lieu entre des hommes capables de le traiter, je ne m'opposerois pas à ce que, dans l'ordre des questions, celle de la finance s'y trouvât ; mais je voudrois qu'elle vînt la dernière.

Il conviendroit d'abord de rechercher quelle est aujourd'hui l'influence de la culture des arts sur l'industrie, le commerce, les mœurs, la civilisation de l'Europe ; quel avantage résulte de cette culture généralisée ; quel préjudice résulteroit de son abandon ou de sa restriction.

On développeroit les relations intimes qui unissent les arts aux sciences, qui associent leurs destinées, et rendent leurs progrès solidaires.

On feroit voir comment les monumens de l'art et de l'antiquité sont le fanal commun des artistes et des savans; comment l'érudition, les recherches profondes ou curieuses, et la révélation de toutes les connoissances enfouies par la barbarie, ont, avec l'étude du beau naturel ou idéal, un intérêt égal, à ne pas laisser détruire ce faisceau de lumières et de doctrine, dont la réunion fait la force.

On feroit voir que, suivant l'idée, qui semble ingénieuse et qui n'est que vraie, d'un écrivain moderne (M. de Querlon), Rome seule est pour un véritable curieux, un monde entier à parcourir, une sorte de mappe-monde en relief, où l'on peut voir en abrégé l'Egypte et l'Asie, la Grèce et l'empire Romain, le monde ancien et moderne; et qu'avoir vu Rome, c'est avoir fait en un seul voyage un grand nombre de voyages; que par conséquent disperser les modèles de Rome, c'est éloigner des étudians les instrumens de la science et les objets de leurs recherches.

On discuteroit la nature de cet enseignement; qui ne vit que de comparaisons, de rapprochemens, d'analogies, et dont la chaîne une fois brisée se réuniroit d'autant moins, que la circonférence de l'école s'étendroit davantage.

On prouveroit qu'attaquer dans Rome cette propriété commune au monde savant, c'est dé-

courager les efforts journaliers que font les modernes Romains pour reconquérir à la science ce qu'a détruit l'ignorance ; c'est refouler dans la terre tout ce que la terre étoit prête à restituer ; c'est corrompre les fruits du passé, flétrir les jouissances du présent, et compromettre les espérances de l'avenir.

On démontreroit que le déplacement des principaux monumens de l'art enlevés à leur patrie, doit porter un coup funeste à l'instruction des autres nations, sans devenir utile à la nation qui se les approprieroit ; que bien plus, le pays qui auroit opéré chez lui cette inutile importation, y trouveroit lui-même sa punition ; que ne pouvant enlever qu'un petit nombre de tomes de la collection dont le corps principal existeroit toujours à Rome, ses propres élèves se trouveroient, comme tous les autres, réduits à ne pouvoir étudier que les fragmens d'un ouvrage dépareillé.

On développeroit l'avantage des collections de tableaux et des assortimens de chaque école ; et cependant on feroit voir que l'étude qui ne résulte que de ces sortes de rapprochemens, tend aussi à neutraliser tous les goûts, à fondre tous les caractères, à produire des genres mixtes, des manières bâtardes, des styles sans physionomie ; que c'est dans le centre même de leurs patries respectives, qu'il appartient à ces écoles

d'opérer sur les étudians les grands effets d'un enseignement victorieux; qu'enfin ces diverses écoles ne sont que les différentes dialectes de la langue pittoresque, dont l'esprit, l'accent et la délicatesse ne peuvent s'acquérir que par l'usage et la fréquentation du pays.

On se convaincroit que le principe même, en vertu duquel chaque nation veut augmenter ses collections, pour offrir à ses élèves l'avantage des parallèles nombreux, est précisément celui qui doit empêcher d'appauvrir de plus en plus le centre général de tous les points d'étude et de comparaison; que la vraie manière de s'enrichir en ce genre seroit de rapporter au centre, de rendre enfin plutôt que de prendre; que fractionner l'enseignement, tronquer les collections, et morceler les galeries de Rome et de l'Italie, ce n'est pas propager, mais disperser les lumières; ce n'est pas étendre l'instruction, mais la décomposer; ce n'est pas la changer de place, mais l'exiler; ce n'est pas développer l'arbre, mais dépecer ses branches; ce n'est pas disséminer les principes de vie, mais enfouir comme en Egypte en autant de tombeaux que de villes, les membres d'Isis.

On verroit enfin pour dernier résultat, s'échapper encore cet intérêt pécuniaire et mercantile, auquel on auroit sacrifié les grands intérêts

de la justice, de l'honneur, de la philosophie et de l'instruction publique.

En effet, d'une part les Français, quelque chose qu'ils enlèvent à l'Italie, n'en enléveront jamais assez pour en rendre le voyage inutile à leurs étudians. Ils seront toujours forcés d'y aller porter leur or, forcés d'y aller voir ce qu'aucune force n'en peut faire sortir. Mais d'une autre part, il est fort douteux que les élèves des autres pays puissent jamais se partager entre Paris et Rome. Ou ils continueront d'aller dans l'école la plus profitable, qui sera toujours l'Italie, quelque déchet qu'on lui fasse éprouver; ou, ce qui est le plus probable, l'attrait des grands modèles cessant de les attirer dans ce pays, et la vie dispendieusement tumultueuse de Paris les éloignant de ce nouveau centre, ils resteront chez eux, et renonceront à des leçons devenues tout à la fois plus chères et moins fructueuses.

Ainsi l'enseignement des arts, devenu plus dispendieux, devient hors de la portée du plus grand nombre des étudians de l'Europe; devenu plus long, il devient plus difficile et moins profitable. Les sectateurs de cette étude diminuent de jour en jour. La diminution de ce grand nombre d'étudians, d'où résulte le petit nombre d'habiles gens, fait décroître aussi la quantité des amateurs et protecteurs des arts. Cette dé-

croissance de goût, de lumière et de talens, tarit les sources des productions du génie. La léthargie de l'esprit et du goût amène à sa suite l'insouciance de tous les ouvrages du goût et de l'esprit. Et lorsque l'on en est venu là, on ne convoite pas chez les autres ce qu'on méprise chez soi. Si cet effet arrive dans le reste de l'Europe, je le demande aux spéculateurs en économie politique, pour qui travailleront vos artistes qu'alimentoit ce commerce avec l'étranger de tous les produits portatifs de vos arts? A quoi vous serviroit le privilége exclusif d'un commerce sans débouché et de productions sans consommateurs?

Il est évident qu'on ne peut pas diminuer autour de soi les lumières, les connoissances, les talens, le goût et l'amour des arts, sans les diminuer aussi chez soi. Il y a ici réciprocité d'action. La chaîne électrique qui unit aujourd'hui le monde savant, ne peut recevoir et communiquer que des impressions simultanées. Un même mouvement entraîne aujourd'hui l'Europe dans la culture des arts; cette impulsion agit en raison directe de la puissance centrale qui émane de l'Italie et de Rome : diminuez celle-ci, vous affoiblissez celle-là.

Rome est destinée, par la nature même, à servir de centre au grand enseignement des arts,

mais son existence politique en a fait encore le lieu le plus propre à devenir l'école centrale de l'Europe. *C'est la plus commune ville du monde*, disoit Montaigne, *et où l'étrangeté et différence des nations se considère le moins; car, de sa nature, c'est une ville rapiécée d'étrangers; chacun y est comme chez soi.* Toujours en paix avec l'Europe, elle offre un sûr asyle à l'étude, même au milieu des troubles qui agitent les nations. Défendue contre les attaques de toutes les Puissances, par cet état même d'inbelligérance qui la constitue, elle est le réceptacle le plus inviolable des trésors de l'art et de la science.

Mais si l'exemple une fois donné de la violation du dépôt commun, vient à être suivi par toutes les Puissances voisines ou éloignées, que le hasard de la guerre ou les révolutions politiques rendroient maîtresses de l'Italie; si les richesses de l'art et de la science ne sont plus qu'un butin dont le premier conquérant pourra faire sa proie; si le patrimoine de tous devient le partage de chacun; si ce que les lois de la guerre et les droits même de la victoire ont respecté jusqu'à ce jour dans l'Europe civilisée; si les monumens du culte, les objets de l'instruction publique vont orner les marches triomphales de toutes les armées qui se diront victorieuses de Rome;

si les idées commerciales attachées à la possession de ces objets, et la convoitise qu'elles font naître, portent les nations qui se feront dorénavant la guerre, à s'arracher réciproquement, à s'entre-piller les livres, les manuscrits, les tableaux, les statues; de quel danger, je vous le demande, ne seroient pas pour la science et pour l'art les conséquences de la démarche actuelle? Voyez les chefs-d'œuvre de l'art par-tout dispersés et par-tout méconnus, mutilés et lacérés au milieu de tous ces chocs, livrés à l'incurie et bientôt à l'oubli, aller périr sur des terres étrangères! Voyez avorter toutes les connoissances littéraires, que l'ensemble et la réunion de ces monumens nous promettoient! Voyez disparoître ce foyer qui donnoit de l'activité au monde savant! Voyez périr avec lui l'amour des arts, le sentiment du beau et le principe créateur du goût, s'éteindre le flambeau de l'histoire, des recherches anciennes et de la philosophie! Voyez Rome entière dépouillée, recouvrir ses anciennes ruines sous ses nouvelles décombres, l'Europe rentrer dans la nuit du mauvais goût, et la barbarie étendre de nouveau sur elle le voile de l'erreur et de l'ignorance!

P. S. Je voudrois bien vous faire part de mes idées sur les moyens d'établir entre la France et l'Italie un commerce avantageux à toutes deux,

qui, sans nuire à l'instruction commune, en activeroit le développement par toute l'Europe. Mais cette lettre étant la dernière que vous recevrez de moi, je garde ce sujet pour le moment où je pourrai, de vive voix, vous communiquer avec plus de détail l'ensemble de mon plan. Ce moment n'est pas éloigné, car j'espère vous embrasser sous trois jours.

F I N.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
rue de la Harpe, n° 155.